La littérature jeunesse a-t-elle bon goût ?

Extrait de la publication

La littérature jeunesse a-t-elle bon goût ?

Extrait de la publication

La littérature jeunesse a-t-elle bon goût ?

Extrait de la publication

Collection Mille et un bébés

dirigée par Patrick Ben Soussan

Des bébés en mouvements, des bébés naissant à la pensée, des bébés bien portés, bien-portants, compétents, des bébés malades, des bébés handicapés, des bébés morts, remplacés, des bébés violentés, agressés, exilés, des bébés observés, des bébés d'ici ou d'ailleurs, carencés ou éveillés culturellement, des bébés placés, abandonnés, adoptés ou avec d'autres bébés, des bébés et leurs parents, les parents de leurs parents, dans tous ces liens transgénérationnels qui se tissent, des bébés et leur fratrie, des bébés imaginaires aux bébés merveilleux…

Voici les mille et un bébés que nous vous invitons à retrouver dans les ouvrages de cette collection, tout entière consacrée au bébé, dans sa famille et ses différents lieux d'accueil et de soins. Une collection ouverte à toutes les disciplines et à tous les courants de pensée, constituée de petits livres – dans leur pagination, leur taille et leur prix – qui ont de grandes ambitions : celle en tout cas de proposer des textes d'auteurs, reconnus ou à découvrir, écrits dans un langage clair et partageable, qui nous diront, à leur façon, singulière, ce monde magique et déroutant de la petite enfance et leur rencontre, unique, avec les tout-petits.

Mille et un bébés pour une collection qui, nous l'espérons, vous donnera envie de penser, de rêver, de chercher, de comprendre, d'aimer.

Retrouvez tous les titres parus sur
www.editions-eres.com

Extrait de la publication

Collection Mille et un bébés

dirigée par Patrick Ben Soussan

Des bébés en mouvements, des bébés naissant à la pensée, des bébés bien portés, bien-portants, compétents, des bébés malades, des bébés handicapés, des bébés morts, remplacés, des bébés violentés, agressés, exilés, des bébés observés, des bébés d'ici ou d'ailleurs, carencés ou éveillés culturellement, des bébés placés, abandonnés, adoptés ou avec d'autres bébés, des bébés et leurs parents, les parents de leurs parents, dans tous ces liens transgénérationnels qui se tissent, des bébés et leur fratrie, des bébés imaginaires aux bébés merveilleux…

Voici les mille et un bébés que nous vous invitons à retrouver dans les ouvrages de cette collection, tout entière consacrée au bébé, dans sa famille et ses différents lieux d'accueil et de soins. Une collection ouverte à toutes les disciplines et à tous les courants de pensée, constituée de petits livres – dans leur pagination, leur taille et leur prix – qui ont de grandes ambitions : celle en tout cas de proposer des textes d'auteurs, reconnus ou à découvrir, écrits dans un langage clair et partageable, qui nous diront, à leur façon, singulière, ce monde magique et déroutant de la petite enfance et leur rencontre, unique, avec les tout-petits.

Mille et un bébés pour une collection qui, nous l'espérons, vous donnera envie de penser, de rêver, de chercher, de comprendre, d'aimer.

Retrouvez tous les titres parus sur
www.editions-eres.com

Extrait de la publication

Collection Mille et un bébés

dirigée par Patrick Ben Soussan

Des bébés en mouvements, des bébés naissant à la pensée, des bébés bien portés, bien-portants, compétents, des bébés malades, des bébés handicapés, des bébés morts, remplacés, des bébés violentés, agressés, exilés, des bébés observés, des bébés d'ici ou d'ailleurs, carencés ou éveillés culturellement, des bébés placés, abandonnés, adoptés ou avec d'autres bébés, des bébés et leurs parents, les parents de leurs parents, dans tous ces liens transgénérationnels qui se tissent, des bébés et leur fratrie, des bébés imaginaires aux bébés merveilleux…

Voici les mille et un bébés que nous vous invitons à retrouver dans les ouvrages de cette collection, tout entière consacrée au bébé, dans sa famille et ses différents lieux d'accueil et de soins. Une collection ouverte à toutes les disciplines et à tous les courants de pensée, constituée de petits livres – dans leur pagination, leur taille et leur prix – qui ont de grandes ambitions : celle en tout cas de proposer des textes d'auteurs, reconnus ou à découvrir, écrits dans un langage clair et partageable, qui nous diront, à leur façon, singulière, ce monde magique et déroutant de la petite enfance et leur rencontre, unique, avec les tout-petits.

Mille et un bébés pour une collection qui, nous l'espérons, vous donnera envie de penser, de rêver, de chercher, de comprendre, d'aimer.

Retrouvez tous les titres parus sur
www.editions-eres.com

Extrait de la publication

La littérature jeunesse a-t-elle bon goût ?

Agence nationale des pratiques culturelles
autour de la littérature jeunesse
(« Quand les livres relient »)

Mille et un bébés

Les bébés et la culture

érès

Extrait de la publication

La littérature jeunesse a-t-elle bon goût ?

Agence nationale des pratiques culturelles
autour de la littérature jeunesse
(« Quand les livres relient »)

Mille et un bébés

Les bébés et la culture

érès

Extrait de la publication

La littérature jeunesse a-t-elle bon goût ?

Agence nationale des pratiques culturelles
autour de la littérature jeunesse
(« Quand les livres relient »)

Mille et un bébés

Les bébés et la culture

érès

Extrait de la publication

Version PDF © Éditions érès 2012
ME - ISBNPDF : 978-2-7492-2630-9
Première édition © Éditions érès 2005
33 avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse
www.editions-eres.com

Extrait de la publication

Version PDF © Éditions érès 2012
ME - ISBNPDF : 978-2-7492-2630-9
Première édition © Éditions érès 2005
33 avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse
www.editions-eres.com

Extrait de la publication

Version PDF © Éditions érès 2012
ME - ISBNPDF : 978-2-7492-2630-9
Première édition © Éditions érès 2005
33 avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse
www.editions-eres.com

Extrait de la publication

Table des matières

Le palais des bébés
Patrick Ben Soussan 7

Mise en bouche. Autocensure
Susie Morgenstern 15

Recréer une « communauté des exceptions »
à partir des situations de relation précoce au livre
Luce Dupraz 21

Du bébé mangeur de livres au bébé gourmet de lectures,
que change la rencontre avec des lectrices ?
Brigitte Delange, Annie Reuff 37

De bouche(s) à oreille(s)
Dominique Veaute, Catherine Métais, Sophie Mast 45

De mets en mots. Bon appétit !
Dominique Rateau 59

Extrait de la publication

Table des matières

Le palais des bébés
Patrick Ben Soussan 7

Mise en bouche. Autocensure
Susie Morgenstern 15

Recréer une « communauté des exceptions »
à partir des situations de relation précoce au livre
Luce Dupraz 21

Du bébé mangeur de livres au bébé gourmet de lectures,
que change la rencontre avec des lectrices ?
Brigitte Delange, Annie Reuff 37

De bouche(s) à oreille(s)
Dominique Veaute, Catherine Métais, Sophie Mast 45

De mets en mots. Bon appétit !
Dominique Rateau 59

Extrait de la publication

Table des matières

Le palais des bébés
Patrick Ben Soussan 7

Mise en bouche. Autocensure
Susie Morgenstern 15

Recréer une « communauté des exceptions »
à partir des situations de relation précoce au livre
Luce Dupraz 21

Du bébé mangeur de livres au bébé gourmet de lectures,
que change la rencontre avec des lectrices ?
Brigitte Delange, Annie Reuff 37

De bouche(s) à oreille(s)
Dominique Veaute, Catherine Métais, Sophie Mast 45

De mets en mots. Bon appétit !
Dominique Rateau 59

Extrait de la publication

Fromage ou dessert ?
Marie Manuélian-Ravet 69

« La gourmandise est un vilain péché ! »
Patrick Ben Soussan 75

Comment le goût des livres vient aux bébés ?
Juliette Campagne 101

Colombo d'histoires
Sylvie Joufflineau 109

Goûter la lecture au goûter-lecture
Joëlle Stechel 113

Gourmandise
Nicole Vialard 119

Lectures et gourmandises : deux plaisirs de bouche…
Claudette Dupraz, Réjane Gourin 121

Bouches gourmandes ? Oreilles contentes !
Muriel Hocquaux-Thomas 125

Lecture gourmande des tout-petits :
entre lecture gloutonne et lecture gourmette
Luce Dupraz 131

Digestif. Sucre glace
Corinne Dreyfuss 135

Postface : « Quand les livres relient » 139

Extrait de la publication

Fromage ou dessert ?
Marie Manuélian-Ravet 69

« La gourmandise est un vilain péché ! »
Patrick Ben Soussan 75

Comment le goût des livres vient aux bébés ?
Juliette Campagne 101

Colombo d'histoires
Sylvie Joufflineau 109

Goûter la lecture au goûter-lecture
Joëlle Stechel 113

Gourmandise
Nicole Vialard 119

Lectures et gourmandises : deux plaisirs de bouche…
Claudette Dupraz, Réjane Gourin 121

Bouches gourmandes ? Oreilles contentes !
Muriel Hocquaux-Thomas 125

Lecture gourmande des tout-petits :
entre lecture gloutonne et lecture gourmette
Luce Dupraz 131

Digestif. Sucre glace
Corinne Dreyfuss 135

Postface : « Quand les livres relient » 139

Extrait de la publication

Fromage ou dessert ?
Marie Manuélian-Ravet 69

« La gourmandise est un vilain péché ! »
Patrick Ben Soussan 75

Comment le goût des livres vient aux bébés ?
Juliette Campagne 101

Colombo d'histoires
Sylvie Joufflineau 109

Goûter la lecture au goûter-lecture
Joëlle Stechel 113

Gourmandise
Nicole Vialard 119

Lectures et gourmandises : deux plaisirs de bouche…
Claudette Dupraz, Réjane Gourin 121

Bouches gourmandes ? Oreilles contentes !
Muriel Hocquaux-Thomas 125

Lecture gourmande des tout-petits :
entre lecture gloutonne et lecture gourmette
Luce Dupraz 131

Digestif. Sucre glace
Corinne Dreyfuss 135

Postface : « Quand les livres relient » 139

Extrait de la publication

Patrick Ben Soussan

Le palais des bébés

« Tes lèvres distillent le miel, ma fiancée ;
Il y a sous ta langue du miel et du lait,...
Tu es un jardin fermé, ma sœur, ma fiancée,
Une source fermée, une fontaine scellée.
Tes jets forment un jardin, où sont des grenadiers,
Avec les fruits les plus excellents,
Les troènes avec le nard...
La myrrhe et l'aloès...
J'entre dans mon jardin, ma sœur, ma fiancée ;
Je cueille ma myrrhe avec mes aromates,
Je mange mon rayon de miel avec mon miel,
Je bois mon vin avec mon lait...
Mangez, amis, buvez, enivrez-vous d'amour ! »

Le *Cantique des cantiques*, livre de l'ancien testament du roi Salomon, croise subtilement deux territoires, l'un gourmand et l'autre érotique. Les exégètes les plus zélés, ont voulu y lire l'allégorie d'une sagesse d'origine divine...

Patrick Ben Soussan, pédopsychiatre, praticien hospitalier, Institut Paoli-Calmettes, Marseille.

Extrait de la publication

Patrick Ben Soussan

Le palais des bébés

« Tes lèvres distillent le miel, ma fiancée ;
Il y a sous ta langue du miel et du lait,...
Tu es un jardin fermé, ma sœur, ma fiancée,
Une source fermée, une fontaine scellée.
Tes jets forment un jardin, où sont des grenadiers,
Avec les fruits les plus excellents,
Les troènes avec le nard...
La myrrhe et l'aloès...
J'entre dans mon jardin, ma sœur, ma fiancée ;
Je cueille ma myrrhe avec mes aromates,
Je mange mon rayon de miel avec mon miel,
Je bois mon vin avec mon lait...
Mangez, amis, buvez, enivrez-vous d'amour ! »

Le *Cantique des cantiques*, livre de l'ancien testament du roi Salomon, croise subtilement deux territoires, l'un gourmand et l'autre érotique. Les exégètes les plus zélés, ont voulu y lire l'allégorie d'une sagesse d'origine divine...

Patrick Ben Soussan, pédopsychiatre, praticien hospitalier, Institut Paoli-Calmettes, Marseille.

Extrait de la publication

Patrick Ben Soussan

Le palais des bébés

« Tes lèvres distillent le miel, ma fiancée ;
Il y a sous ta langue du miel et du lait,...
Tu es un jardin fermé, ma sœur, ma fiancée,
Une source fermée, une fontaine scellée.
Tes jets forment un jardin, où sont des grenadiers,
Avec les fruits les plus excellents,
Les troènes avec le nard...
La myrrhe et l'aloès...
J'entre dans mon jardin, ma sœur, ma fiancée ;
Je cueille ma myrrhe avec mes aromates,
Je mange mon rayon de miel avec mon miel,
Je bois mon vin avec mon lait...
Mangez, amis, buvez, enivrez-vous d'amour ! »

Le *Cantique des cantiques*, livre de l'ancien testament du roi Salomon, croise subtilement deux territoires, l'un gourmand et l'autre érotique. Les exégètes les plus zélés, ont voulu y lire l'allégorie d'une sagesse d'origine divine...

Patrick Ben Soussan, pédopsychiatre, praticien hospitalier, Institut Paoli-Calmettes, Marseille.

Extrait de la publication

Il me vient habituellement des faims très « profanes » à la lecture renouvelée de ce texte. Et toujours s'y déploie quelque alchimie secrète qui me fait voyager vers ce pays qu'évoquait le poète Baudelaire, où l'âme retrouve « sa douce langue natale », en ces temps où tout fût expérience des sens, impressions heureuses ou sombres. L'émotion ne serait-elle pas cette langue natale de l'enfance ?

L'enfant, comme le poète, est un alchimiste des perceptions : extraordinairement expérimentateur, explorateur, découvreur, il est à son heure, Christophe Colomb, Neil Armstrong, ou Galilée ; Darwin ou Freud ; Mozart aussi ou Rimbaud. Il écoute les sons, les couleurs, les odeurs et il dégage des formes confuses de son environnement la carte de sa géographie intime. L'enfant « dont les sens sont journellement caressés, irrités, effrayés, allumés et satisfaits » entre, en naissant, et avant même sa naissance, dans la danse des émotions, ces intérieurs de l'âme. Il procède là par correspondance, association, affiliation : « Les parfums, les couleurs et les sons se répondent. » Le monde pour l'enfant ne peut manquer d'être étrange, étonnant, habité de charmes et de sortilèges. Avec le temps, long temps, il lui semblera familier, quotidien, rassurant. Mais pour cela, il lui aura fallu, à l'enfant, tout cet esprit de recherche qui l'anime, cette exigence à questionner et définir, cet appel à la vérité, ce besoin impérieux de saisir les choses dans leur ensemble, d'en discerner le sens, d'en catégoriser les effets.

Baudelaire ajoute que « l'enfant voit tout en nouveauté ; il est toujours ivre. » Et comme l'énamouré du *Cantique des cantiques* qui en appelait à l'ivresse de l'amour, le poète nous

Il me vient habituellement des faims très « profanes » à la lecture renouvelée de ce texte. Et toujours s'y déploie quelque alchimie secrète qui me fait voyager vers ce pays qu'évoquait le poète Baudelaire, où l'âme retrouve « sa douce langue natale », en ces temps où tout fût expérience des sens, impressions heureuses ou sombres. L'émotion ne serait-elle pas cette langue natale de l'enfance ?

L'enfant, comme le poète, est un alchimiste des perceptions : extraordinairement expérimentateur, explorateur, découvreur, il est à son heure, Christophe Colomb, Neil Armstrong, ou Galilée ; Darwin ou Freud ; Mozart aussi ou Rimbaud. Il écoute les sons, les couleurs, les odeurs et il dégage des formes confuses de son environnement la carte de sa géographie intime. L'enfant « dont les sens sont journellement caressés, irrités, effrayés, allumés et satisfaits » entre, en naissant, et avant même sa naissance, dans la danse des émotions, ces intérieurs de l'âme. Il procède là par correspondance, association, affiliation : « Les parfums, les couleurs et les sons se répondent. » Le monde pour l'enfant ne peut manquer d'être étrange, étonnant, habité de charmes et de sortilèges. Avec le temps, long temps, il lui semblera familier, quotidien, rassurant. Mais pour cela, il lui aura fallu, à l'enfant, tout cet esprit de recherche qui l'anime, cette exigence à questionner et définir, cet appel à la vérité, ce besoin impérieux de saisir les choses dans leur ensemble, d'en discerner le sens, d'en catégoriser les effets.

Baudelaire ajoute que « l'enfant voit tout en nouveauté ; il est toujours ivre. » Et comme l'énamouré du *Cantique des cantiques* qui en appelait à l'ivresse de l'amour, le poète nous

Il me vient habituellement des faims très « profanes » à la lecture renouvelée de ce texte. Et toujours s'y déploie quelque alchimie secrète qui me fait voyager vers ce pays qu'évoquait le poète Baudelaire, où l'âme retrouve « sa douce langue natale », en ces temps où tout fût expérience des sens, impressions heureuses ou sombres. L'émotion ne serait-elle pas cette langue natale de l'enfance ?

L'enfant, comme le poète, est un alchimiste des perceptions : extraordinairement expérimentateur, explorateur, découvreur, il est à son heure, Christophe Colomb, Neil Armstrong, ou Galilée ; Darwin ou Freud ; Mozart aussi ou Rimbaud. Il écoute les sons, les couleurs, les odeurs et il dégage des formes confuses de son environnement la carte de sa géographie intime. L'enfant « dont les sens sont journellement caressés, irrités, effrayés, allumés et satisfaits » entre, en naissant, et avant même sa naissance, dans la danse des émotions, ces intérieurs de l'âme. Il procède là par correspondance, association, affiliation : « Les parfums, les couleurs et les sons se répondent. » Le monde pour l'enfant ne peut manquer d'être étrange, étonnant, habité de charmes et de sortilèges. Avec le temps, long temps, il lui semblera familier, quotidien, rassurant. Mais pour cela, il lui aura fallu, à l'enfant, tout cet esprit de recherche qui l'anime, cette exigence à questionner et définir, cet appel à la vérité, ce besoin impérieux de saisir les choses dans leur ensemble, d'en discerner le sens, d'en catégoriser les effets.

Baudelaire ajoute que « l'enfant voit tout en nouveauté ; il est toujours ivre. » Et comme l'énamouré du *Cantique des cantiques* qui en appelait à l'ivresse de l'amour, le poète nous

adjure : « Enivrez-vous sans cesse ! De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise. »

Il y a un peu de cette ivresse dans les pages des livres que nous fréquentons. Car nous faisons bien plus que les lire, n'est-ce pas ? Souvent, nous nous réalisons à travers eux ou peut-être que grâce à eux, nous réalisons mieux qui nous sommes et quel monde s'offre à nous. Ils participent de notre construction personnelle et de celle de nos univers intimes tout autant que de l'agencement du réel.

À l'Agence, nous partageons cette ivresse. Nous avons en commun cette soif de livres et de vie. Cette faim de l'autre, de la rencontre, du lien. Ce besoin de faire table commune, d'échanger, de rire, de raconter et de se raconter. Nous pourrions convoquer d'autres manifestes, d'autres « assiettes » : parler de pères fondateurs, d'ACCES, de lutte contre l'illettrisme, de projet citoyen, d'éducation à la vie comme disent nos cousins québécois, de culture, de transmission, d'art aussi... Nous pourrions...

Nous avons choisi d'entrer chez vous par une autre porte, excusez l'audace, qui ouvre sur des nourritures terrestres à souhait. Ici, il est question d'ivresse, de faim et de gourmandise.

Car tout enfant, à peine né, tombe dans la grande marmite, gourmande, de la vie. Il est mangé de baisers par sa mère, dévoré de toutes parts par son père – Ah ! L'extrême succulence des petits petons de bébé – et le voilà qui découvre la volupté d'une odeur, d'un goût, d'une voix, d'une lumière, d'une image ; l'amertume parfois aussi. Il devient vite, très vite, gourmand de mots, de caresses, de représentations, d'harmonies et d'histoires.

adjure : « Enivrez-vous sans cesse ! De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise. »

Il y a un peu de cette ivresse dans les pages des livres que nous fréquentons. Car nous faisons bien plus que les lire, n'est-ce pas ? Souvent, nous nous réalisons à travers eux ou peut-être que grâce à eux, nous réalisons mieux qui nous sommes et quel monde s'offre à nous. Ils participent de notre construction personnelle et de celle de nos univers intimes tout autant que de l'agencement du réel.

À l'Agence, nous partageons cette ivresse. Nous avons en commun cette soif de livres et de vie. Cette faim de l'autre, de la rencontre, du lien. Ce besoin de faire table commune, d'échanger, de rire, de raconter et de se raconter. Nous pourrions convoquer d'autres manifestes, d'autres « assiettes » : parler de pères fondateurs, d'ACCES, de lutte contre l'illettrisme, de projet citoyen, d'éducation à la vie comme disent nos cousins québécois, de culture, de transmission, d'art aussi... Nous pourrions...

Nous avons choisi d'entrer chez vous par une autre porte, excusez l'audace, qui ouvre sur des nourritures terrestres à souhait. Ici, il est question d'ivresse, de faim et de gourmandise.

Car tout enfant, à peine né, tombe dans la grande marmite, gourmande, de la vie. Il est mangé de baisers par sa mère, dévoré de toutes parts par son père – Ah ! L'extrême succulence des petits petons de bébé – et le voilà qui découvre la volupté d'une odeur, d'un goût, d'une voix, d'une lumière, d'une image ; l'amertume parfois aussi. Il devient vite, très vite, gourmand de mots, de caresses, de représentations, d'harmonies et d'histoires.

adjure : « Enivrez-vous sans cesse ! De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise. »

Il y a un peu de cette ivresse dans les pages des livres que nous fréquentons. Car nous faisons bien plus que les lire, n'est-ce pas ? Souvent, nous nous réalisons à travers eux ou peut-être que grâce à eux, nous réalisons mieux qui nous sommes et quel monde s'offre à nous. Ils participent de notre construction personnelle et de celle de nos univers intimes tout autant que de l'agencement du réel.

À l'Agence, nous partageons cette ivresse. Nous avons en commun cette soif de livres et de vie. Cette faim de l'autre, de la rencontre, du lien. Ce besoin de faire table commune, d'échanger, de rire, de raconter et de se raconter. Nous pourrions convoquer d'autres manifestes, d'autres « assiettes » : parler de pères fondateurs, d'ACCES, de lutte contre l'illettrisme, de projet citoyen, d'éducation à la vie comme disent nos cousins québécois, de culture, de transmission, d'art aussi... Nous pourrions...

Nous avons choisi d'entrer chez vous par une autre porte, excusez l'audace, qui ouvre sur des nourritures terrestres à souhait. Ici, il est question d'ivresse, de faim et de gourmandise.

Car tout enfant, à peine né, tombe dans la grande marmite, gourmande, de la vie. Il est mangé de baisers par sa mère, dévoré de toutes parts par son père – Ah ! L'extrême succulence des petits petons de bébé – et le voilà qui découvre la volupté d'une odeur, d'un goût, d'une voix, d'une lumière, d'une image ; l'amertume parfois aussi. Il devient vite, très vite, gourmand de mots, de caresses, de représentations, d'harmonies et d'histoires.

C'est que le palais des bébés sait être fin à souhait et que Sa Majesté entend bien ne pas faire mentir le poète : il compte bien jouir de tous ces délices de bouche – et d'oreilles – et se laisser transporter, envahir, par tous les plaisirs de la rencontre. Ce grand gourmand d'expériences et de sensations a très vite saisi que le grand geste de sa vie consistera à tout porter ou rapporter à la bouche, vers soi et en dedans de soi, dans un acte d'absorption, d'assimilation, d'incorporation, fondateur de toute humanité. Se remplir du monde et de l'autre sera toute son œuvre, fonction alimentaire vitale, impérieux appel à la jouissance mais aussi tentative de combler, colmater les brèches psychiques qui ne manqueront pas de s'ouvrir, un jour : sa gourmandise des mots et des mets l'instaure humain et parfois même le restaure en son humanité.

L'enfant est un convive de choix dans la vie de sa famille : il sera étymologiquement « celui avec qui on mange », celui qui vit avec. Comme il aura été invité à naître, il fera table commune avec tous – les secrets, les maux de famille ne lui seront pas épargnés : il ne parlera peut-être pas la bouche pleine, l'enfant, mais il saura toujours ouvrir la bouche pour goûter aux délices de l'univers.

C'est ce goût du vivant, et de toutes choses, qu'il découvrira, l'enfant, dans les livres, les récits qu'ils emportent et les images qu'ils éveillent.

C'est ce goût du vivant, et de toutes choses, que nous voulons partager avec vous et avec lui. À l'Agence, nous sommes assurés que mots et saveurs ont partie liée, qu'ils portent en eux l'histoire des hommes, leur art de vivre, l'expression des civilisations et des sentiments qui les ont animées.

C'est que le palais des bébés sait être fin à souhait et que Sa Majesté entend bien ne pas faire mentir le poète : il compte bien jouir de tous ces délices de bouche – et d'oreilles – et se laisser transporter, envahir, par tous les plaisirs de la rencontre. Ce grand gourmand d'expériences et de sensations a très vite saisi que le grand geste de sa vie consistera à tout porter ou rapporter à la bouche, vers soi et en dedans de soi, dans un acte d'absorption, d'assimilation, d'incorporation, fondateur de toute humanité. Se remplir du monde et de l'autre sera toute son œuvre, fonction alimentaire vitale, impérieux appel à la jouissance mais aussi tentative de combler, colmater les brèches psychiques qui ne manqueront pas de s'ouvrir, un jour : sa gourmandise des mots et des mets l'instaure humain et parfois même le restaure en son humanité.

L'enfant est un convive de choix dans la vie de sa famille : il sera étymologiquement « celui avec qui on mange », celui qui vit avec. Comme il aura été invité à naître, il fera table commune avec tous – les secrets, les maux de famille ne lui seront pas épargnés : il ne parlera peut-être pas la bouche pleine, l'enfant, mais il saura toujours ouvrir la bouche pour goûter aux délices de l'univers.

C'est ce goût du vivant, et de toutes choses, qu'il découvrira, l'enfant, dans les livres, les récits qu'ils emportent et les images qu'ils éveillent.

C'est ce goût du vivant, et de toutes choses, que nous voulons partager avec vous et avec lui. À l'Agence, nous sommes assurés que mots et saveurs ont partie liée, qu'ils portent en eux l'histoire des hommes, leur art de vivre, l'expression des civilisations et des sentiments qui les ont animées.

C'est que le palais des bébés sait être fin à souhait et que Sa Majesté entend bien ne pas faire mentir le poète : il compte bien jouir de tous ces délices de bouche – et d'oreilles – et se laisser transporter, envahir, par tous les plaisirs de la rencontre. Ce grand gourmand d'expériences et de sensations a très vite saisi que le grand geste de sa vie consistera à tout porter ou rapporter à la bouche, vers soi et en dedans de soi, dans un acte d'absorption, d'assimilation, d'incorporation, fondateur de toute humanité. Se remplir du monde et de l'autre sera toute son œuvre, fonction alimentaire vitale, impérieux appel à la jouissance mais aussi tentative de combler, colmater les brèches psychiques qui ne manqueront pas de s'ouvrir, un jour : sa gourmandise des mots et des mets l'instaure humain et parfois même le restaure en son humanité.

L'enfant est un convive de choix dans la vie de sa famille : il sera étymologiquement « celui avec qui on mange », celui qui vit avec. Comme il aura été invité à naître, il fera table commune avec tous – les secrets, les maux de famille ne lui seront pas épargnés : il ne parlera peut-être pas la bouche pleine, l'enfant, mais il saura toujours ouvrir la bouche pour goûter aux délices de l'univers.

C'est ce goût du vivant, et de toutes choses, qu'il découvrira, l'enfant, dans les livres, les récits qu'ils emportent et les images qu'ils éveillent.

C'est ce goût du vivant, et de toutes choses, que nous voulons partager avec vous et avec lui. À l'Agence, nous sommes assurés que mots et saveurs ont partie liée, qu'ils portent en eux l'histoire des hommes, leur art de vivre, l'expression des civilisations et des sentiments qui les ont animées.

Tous les livres de jeunesse parlent de création, de cette grande œuvre qui nous a fait enfants de la vie ; mais tous les livres de jeunesse sont inégalement créatifs, tous ne sont pas des œuvres et tous ne parlent pas à l'enfant cette langue élue.

« La gourmandise est une préférence passionnée, raisonnée et habituelle pour les objets qui flattent le goût » écrivait Jean Anthelme Brillat-Savarin [1], ce grand gastronome du XVIII[e] siècle. Les livres – pas tous les livres – ont cet art de flatter le goût des enfants. Et de leur ouvrir le monde. Comme la bouche. Et les sens.

« Mangez, amis, buvez, enivrez-vous d'amour ! » chantait le Cantique.

« Enfants, enivrez-vous d'amour et de livres » chanterait l'Agence, en une langue gourmande...

Car « la langue est gourmande » commentait Roland Barthes, grand lecteur de Brillat-Savarin et amoureux des mots et de leur désordre.

À l'Agence, nous partageons ce goût immodéré des uns et des autres pour les mots et les mets. Ce goût de l'enfance. Cette gourmandise.

Gourmand de quelque chose : se dit de quelqu'un qui en est amateur, friand ; être gourmand de choses sucrées, de fruits, se dit de quelqu'un qui est avide, passionné.

À l'Agence, nous sommes grands amateurs de littérature de jeunesse, nous sommes passionnés de livres, de tous les livres, sauf peut-être de ces livres d'« enfantillages » que Proust lui-même évoquait dans son *Contre Sainte-Beuve*, assurant que les enfants n'en avaient guère besoin pour être « fécondés » et

1. *La physiologie du goût*, Paris, Flammarion, 1982.

Tous les livres de jeunesse parlent de création, de cette grande œuvre qui nous a fait enfants de la vie ; mais tous les livres de jeunesse sont inégalement créatifs, tous ne sont pas des œuvres et tous ne parlent pas à l'enfant cette langue élue.

« La gourmandise est une préférence passionnée, raisonnée et habituelle pour les objets qui flattent le goût » écrivait Jean Anthelme Brillat-Savarin [1], ce grand gastronome du XVIII[e] siècle. Les livres – pas tous les livres – ont cet art de flatter le goût des enfants. Et de leur ouvrir le monde. Comme la bouche. Et les sens.

« Mangez, amis, buvez, enivrez-vous d'amour ! » chantait le Cantique.

« Enfants, enivrez-vous d'amour et de livres » chanterait l'Agence, en une langue gourmande...

Car « la langue est gourmande » commentait Roland Barthes, grand lecteur de Brillat-Savarin et amoureux des mots et de leur désordre.

À l'Agence, nous partageons ce goût immodéré des uns et des autres pour les mots et les mets. Ce goût de l'enfance. Cette gourmandise.

Gourmand de quelque chose : se dit de quelqu'un qui en est amateur, friand ; être gourmand de choses sucrées, de fruits, se dit de quelqu'un qui est avide, passionné.

À l'Agence, nous sommes grands amateurs de littérature de jeunesse, nous sommes passionnés de livres, de tous les livres, sauf peut-être de ces livres d'« enfantillages » que Proust lui-même évoquait dans son *Contre Sainte-Beuve*, assurant que les enfants n'en avaient guère besoin pour être « fécondés » et

1. *La physiologie du goût*, Paris, Flammarion, 1982.

Tous les livres de jeunesse parlent de création, de cette grande œuvre qui nous a fait enfants de la vie ; mais tous les livres de jeunesse sont inégalement créatifs, tous ne sont pas des œuvres et tous ne parlent pas à l'enfant cette langue élue.

« La gourmandise est une préférence passionnée, raisonnée et habituelle pour les objets qui flattent le goût » écrivait Jean Anthelme Brillat-Savarin [1], ce grand gastronome du XVIII[e] siècle. Les livres – pas tous les livres – ont cet art de flatter le goût des enfants. Et de leur ouvrir le monde. Comme la bouche. Et les sens.

« Mangez, amis, buvez, enivrez-vous d'amour ! » chantait le Cantique.

« Enfants, enivrez-vous d'amour et de livres » chanterait l'Agence, en une langue gourmande...

Car « la langue est gourmande » commentait Roland Barthes, grand lecteur de Brillat-Savarin et amoureux des mots et de leur désordre.

À l'Agence, nous partageons ce goût immodéré des uns et des autres pour les mots et les mets. Ce goût de l'enfance. Cette gourmandise.

Gourmand de quelque chose : se dit de quelqu'un qui en est amateur, friand ; être gourmand de choses sucrées, de fruits, se dit de quelqu'un qui est avide, passionné.

À l'Agence, nous sommes grands amateurs de littérature de jeunesse, nous sommes passionnés de livres, de tous les livres, sauf peut-être de ces livres d'« enfantillages » que Proust lui-même évoquait dans son *Contre Sainte-Beuve*, assurant que les enfants n'en avaient guère besoin pour être « fécondés » et

1. *La physiologie du goût*, Paris, Flammarion, 1982.

qu'« il est aussi vain d'écrire spécialement pour le peuple que pour les enfants. »

Comme lui, nous aimons à penser qu'il n'existe pas de livres pour enfants...

Existe-t-elle d'ailleurs la grande musique, et que serait la petite ? Quid de ces arts que l'on disait mineurs, des fabliaux aux comptines ? Le théâtre jeune public n'est-il qu'une forme infantile des Arts de la Scène ? Tout projet culturel à destination des enfants est-il aussitôt à penser comme une miniature de projet ? La taille du sujet est-elle proportionnelle à la qualité des propositions culturelles qui lui seront faites ?

Cette gourmandise, qui fait langue ici, nous l'avons choisie pour vous annoncer la naissance de l'Agence nationale pour les pratiques culturelles en littérature jeunesse, « Quand les livres relient ».

Elle s'affiche dans ce premier menu éditorial. Il est des rituels, vous l'avez compris, auxquels nous ne saurions en effet renoncer : débattre, échanger, tisser du lien ; transmettre aussi. Mais tout cela ne saurait se vivre qu'avec cette prime de plaisir, à laquelle nous tenons si fort. Se creuser les méninges, élaborer sur nos pratiques, rechercher ce qui nous réunit, comprendre plus loin encore que le texte et l'image, ce qui anime certains livres et ce qu'ils animent en nous, tout cela certes mais bien entendu, à la mode gourmande. Ces découvertes, plaisantes, de soi et des autres – et plaisantes ne signifie ni que nous en tirions une quelconque jouissance, ni que nous nous en sortions toujours indemnes de souffrances – la littérature jeunesse nous les a apportées.

qu'« il est aussi vain d'écrire spécialement pour le peuple que pour les enfants. »

Comme lui, nous aimons à penser qu'il n'existe pas de livres pour enfants...

Existe-t-elle d'ailleurs la grande musique, et que serait la petite ? Quid de ces arts que l'on disait mineurs, des fabliaux aux comptines ? Le théâtre jeune public n'est-il qu'une forme infantile des Arts de la Scène ? Tout projet culturel à destination des enfants est-il aussitôt à penser comme une miniature de projet ? La taille du sujet est-elle proportionnelle à la qualité des propositions culturelles qui lui seront faites ?

Cette gourmandise, qui fait langue ici, nous l'avons choisie pour vous annoncer la naissance de l'Agence nationale pour les pratiques culturelles en littérature jeunesse, « Quand les livres relient ».

Elle s'affiche dans ce premier menu éditorial. Il est des rituels, vous l'avez compris, auxquels nous ne saurions en effet renoncer : débattre, échanger, tisser du lien ; transmettre aussi. Mais tout cela ne saurait se vivre qu'avec cette prime de plaisir, à laquelle nous tenons si fort. Se creuser les méninges, élaborer sur nos pratiques, rechercher ce qui nous réunit, comprendre plus loin encore que le texte et l'image, ce qui anime certains livres et ce qu'ils animent en nous, tout cela certes mais bien entendu, à la mode gourmande. Ces découvertes, plaisantes, de soi et des autres – et plaisantes ne signifie ni que nous en tirions une quelconque jouissance, ni que nous nous en sortions toujours indemnes de souffrances – la littérature jeunesse nous les a apportées.

qu'« il est aussi vain d'écrire spécialement pour le peuple que pour les enfants. »

Comme lui, nous aimons à penser qu'il n'existe pas de livres pour enfants...

Existe-t-elle d'ailleurs la grande musique, et que serait la petite ? Quid de ces arts que l'on disait mineurs, des fabliaux aux comptines ? Le théâtre jeune public n'est-il qu'une forme infantile des Arts de la Scène ? Tout projet culturel à destination des enfants est-il aussitôt à penser comme une miniature de projet ? La taille du sujet est-elle proportionnelle à la qualité des propositions culturelles qui lui seront faites ?

Cette gourmandise, qui fait langue ici, nous l'avons choisie pour vous annoncer la naissance de l'Agence nationale pour les pratiques culturelles en littérature jeunesse, « Quand les livres relient ».

Elle s'affiche dans ce premier menu éditorial. Il est des rituels, vous l'avez compris, auxquels nous ne saurions en effet renoncer : débattre, échanger, tisser du lien ; transmettre aussi. Mais tout cela ne saurait se vivre qu'avec cette prime de plaisir, à laquelle nous tenons si fort. Se creuser les méninges, élaborer sur nos pratiques, rechercher ce qui nous réunit, comprendre plus loin encore que le texte et l'image, ce qui anime certains livres et ce qu'ils animent en nous, tout cela certes mais bien entendu, à la mode gourmande. Ces découvertes, plaisantes, de soi et des autres – et plaisantes ne signifie ni que nous en tirions une quelconque jouissance, ni que nous nous en sortions toujours indemnes de souffrances – la littérature jeunesse nous les a apportées.

Concluons, si cet ouvrage est une gourmandise et un amuse-bouche, c'est parce que nous souhaitons vivement commercer avec vous. Entendez ce verbe en son acception la plus littéraire, vieillie même, d'« entretenir des relations affectives, culturelles ou spirituelles avec une ou plusieurs personnes ». Au sens de Chamfort quand, en 1794, dans ses *Maximes et pensées,* il écrivait : « Par vivre, je n'entends pas se trouver ensemble, sans se battre ; j'entends se plaire ensemble, s'aimer, commercer avec plaisir. »

Ensemble, si vous le jugez utile – et plaisant ! – faisons commerce d'âmes et de littérature.

Si les livres et les enfants sont nos convives élus, désormais, à leur côté, nous vous réservons une place de choix. Que cette table, ouverte et généreuse, soit la vôtre, pour des agapes, à chaque jour répétées.

Concluons, si cet ouvrage est une gourmandise et un amuse-bouche, c'est parce que nous souhaitons vivement commercer avec vous. Entendez ce verbe en son acception la plus littéraire, vieillie même, d'« entretenir des relations affectives, culturelles ou spirituelles avec une ou plusieurs personnes ». Au sens de Chamfort quand, en 1794, dans ses *Maximes et pensées,* il écrivait : « Par vivre, je n'entends pas se trouver ensemble, sans se battre ; j'entends se plaire ensemble, s'aimer, commercer avec plaisir. »

Ensemble, si vous le jugez utile – et plaisant ! – faisons commerce d'âmes et de littérature.

Si les livres et les enfants sont nos convives élus, désormais, à leur côté, nous vous réservons une place de choix. Que cette table, ouverte et généreuse, soit la vôtre, pour des agapes, à chaque jour répétées.

Concluons, si cet ouvrage est une gourmandise et un amuse-bouche, c'est parce que nous souhaitons vivement commercer avec vous. Entendez ce verbe en son acception la plus littéraire, vieillie même, d'« entretenir des relations affectives, culturelles ou spirituelles avec une ou plusieurs personnes ». Au sens de Chamfort quand, en 1794, dans ses *Maximes et pensées,* il écrivait : « Par vivre, je n'entends pas se trouver ensemble, sans se battre ; j'entends se plaire ensemble, s'aimer, commercer avec plaisir. »

Ensemble, si vous le jugez utile – et plaisant ! – faisons commerce d'âmes et de littérature.

Si les livres et les enfants sont nos convives élus, désormais, à leur côté, nous vous réservons une place de choix. Que cette table, ouverte et généreuse, soit la vôtre, pour des agapes, à chaque jour répétées.

Susie Morgenstern

Mise en bouche

Autocensure *

Je suis déjà suffisamment pétrifiée devant ma feuille blanche. Je n'aimerais pas penser à toutes ces responsabilités, à part divertir. Je n'aimerais pas imaginer, comme m'a accusée une mère d'une fille fugueuse, que c'est mon livre qui l'a poussée à partir.

Ce n'était pas toujours ainsi. Il me semble qu'au début, j'étais comme me disait mon mari, une imbécile heureuse : j'écrivais comme je respirais, sans penser à un but autre que d'aller en bas de la page puis la tourner, sans penser aux conséquences, sans « offrir le monde à découvrir ». Je n'offrais que

Susie Morgenstern, écrivain, Nice.

*Dans cet écrit, Susie réagissait à une intervention de Patrick Ben Soussan sur les interdits dans la lecture aux Journées du livre jeunesse d'Aubagne en novembre 2004. Son témoignage nous a paru constituer une vraie mise en bouche à notre projet gastronomique. Nous prions nos lecteurs de bien vouloir nous excuser de les frustrer de l'accent américain, coloré, du ton enjoué et des mimiques inspirées de Susie que ce texte ne rend guère. Que cette frustration gourmande n'altère pas le plaisir de la lire.

Susie Morgenstern

Mise en bouche

Autocensure *

Je suis déjà suffisamment pétrifiée devant ma feuille blanche. Je n'aimerais pas penser à toutes ces responsabilités, à part divertir. Je n'aimerais pas imaginer, comme m'a accusée une mère d'une fille fugueuse, que c'est mon livre qui l'a poussée à partir.

Ce n'était pas toujours ainsi. Il me semble qu'au début, j'étais comme me disait mon mari, une imbécile heureuse : j'écrivais comme je respirais, sans penser à un but autre que d'aller en bas de la page puis la tourner, sans penser aux conséquences, sans « offrir le monde à découvrir ». Je n'offrais que

Susie Morgenstern, écrivain, Nice.

*Dans cet écrit, Susie réagissait à une intervention de Patrick Ben Soussan sur les interdits dans la lecture aux Journées du livre jeunesse d'Aubagne en novembre 2004. Son témoignage nous a paru constituer une vraie mise en bouche à notre projet gastronomique. Nous prions nos lecteurs de bien vouloir nous excuser de les frustrer de l'accent américain, coloré, du ton enjoué et des mimiques inspirées de Susie que ce texte ne rend guère. Que cette frustration gourmande n'altère pas le plaisir de la lire.

Susie Morgenstern

Mise en bouche

Autocensure *

Je suis déjà suffisamment pétrifiée devant ma feuille blanche. Je n'aimerais pas penser à toutes ces responsabilités, à part divertir. Je n'aimerais pas imaginer, comme m'a accusée une mère d'une fille fugueuse, que c'est mon livre qui l'a poussée à partir.

Ce n'était pas toujours ainsi. Il me semble qu'au début, j'étais comme me disait mon mari, une imbécile heureuse : j'écrivais comme je respirais, sans penser à un but autre que d'aller en bas de la page puis la tourner, sans penser aux conséquences, sans « offrir le monde à découvrir ». Je n'offrais que

Susie Morgenstern, écrivain, Nice.

*Dans cet écrit, Susie réagissait à une intervention de Patrick Ben Soussan sur les interdits dans la lecture aux Journées du livre jeunesse d'Aubagne en novembre 2004. Son témoignage nous a paru constituer une vraie mise en bouche à notre projet gastronomique. Nous prions nos lecteurs de bien vouloir nous excuser de les frustrer de l'accent américain, coloré, du ton enjoué et des mimiques inspirées de Susie que ce texte ne rend guère. Que cette frustration gourmande n'altère pas le plaisir de la lire.

mes tripes et mon cœur à moi. La seule censure qui s'imposait était la langue avec sa maudite grammaire, sa syntaxe tortueuse, son orthographe tyrannique. Il y a bien sûr un œil sur l'enfant : je savais que je ne pouvais pas faire trop de description de peur de perdre le lecteur. Je ne pouvais pas utiliser trop de vocabulaire nouveau pour ne pas le décourager. Ça tombait plutôt bien car je n'avais pas trop de vocabulaire. Mais la première définition d'un « auteur » est « celui qui est la cause, le responsable ». Zut, je n'y avais jamais pensé !

J'aimais bien, comme tout le monde avait l'habitude de me le rappeler, n'être qu'un auteur pour enfants. Mes collègues à la fac, en me croisant dans les couloirs, prenaient une voix haute et chevrotante pour cracher : « Ah ! tu écris toujours tes petits contes ? » Bien que je n'écrive pas habituellement des contes, je rougissais en avouant que oui. Mais ça m'arrangeait d'écrire des petites choses. C'était anonyme bien qu'il y ait mon nom.

Même dans ces débuts inconscients, il y avait des censures sérieuses, parmi lesquelles les premières étaient des *doutes* : Est-ce que je suis capable de remplir une page ? Est-ce que ce que je veux dire est intéressant ? Est-ce que ce n'est pas gonflé de s'improviser écrivain ? Il faut une sacré dose de culot pour se mettre à écrire. Et ces doutes ne m'ont jamais quitté, ni après vingt livres, ni après quarante livres, ni après soixante. Je ne sais pas si c'est pathologique, mais après trente-cinq ans de fac, j'ai toujours le trac avant chaque cours. Et je ferais toujours n'importe quoi – le linge, la vaisselle, le repassage et même laver le sol – avant de me plonger le matin dans l'encre.

Je ne sais pas si mes censeurs sont par ordre d'importance. Proches des doutes sont mes *prédécesseurs* : tous ces salauds qui ont écrit avant moi, mettons Shakespeare. Il a tout dit, il a tout

mes tripes et mon cœur à moi. La seule censure qui s'imposait était la langue avec sa maudite grammaire, sa syntaxe tortueuse, son orthographe tyrannique. Il y a bien sûr un œil sur l'enfant : je savais que je ne pouvais pas faire trop de description de peur de perdre le lecteur. Je ne pouvais pas utiliser trop de vocabulaire nouveau pour ne pas le décourager. Ça tombait plutôt bien car je n'avais pas trop de vocabulaire. Mais la première définition d'un « auteur » est « celui qui est la cause, le responsable ». Zut, je n'y avais jamais pensé !

J'aimais bien, comme tout le monde avait l'habitude de me le rappeler, n'être qu'un auteur pour enfants. Mes collègues à la fac, en me croisant dans les couloirs, prenaient une voix haute et chevrotante pour cracher : « Ah ! tu écris toujours tes petits contes ? » Bien que je n'écrive pas habituellement des contes, je rougissais en avouant que oui. Mais ça m'arrangeait d'écrire des petites choses. C'était anonyme bien qu'il y ait mon nom.

Même dans ces débuts inconscients, il y avait des censures sérieuses, parmi lesquelles les premières étaient des *doutes* : Est-ce que je suis capable de remplir une page ? Est-ce que ce que je veux dire est intéressant ? Est-ce que ce n'est pas gonflé de s'improviser écrivain ? Il faut une sacré dose de culot pour se mettre à écrire. Et ces doutes ne m'ont jamais quitté, ni après vingt livres, ni après quarante livres, ni après soixante. Je ne sais pas si c'est pathologique, mais après trente-cinq ans de fac, j'ai toujours le trac avant chaque cours. Et je ferais toujours n'importe quoi – le linge, la vaisselle, le repassage et même laver le sol – avant de me plonger le matin dans l'encre.

Je ne sais pas si mes censeurs sont par ordre d'importance. Proches des doutes sont mes *prédécesseurs* : tous ces salauds qui ont écrit avant moi, mettons Shakespeare. Il a tout dit, il a tout

mes tripes et mon cœur à moi. La seule censure qui s'imposait était la langue avec sa maudite grammaire, sa syntaxe tortueuse, son orthographe tyrannique. Il y a bien sûr un œil sur l'enfant : je savais que je ne pouvais pas faire trop de description de peur de perdre le lecteur. Je ne pouvais pas utiliser trop de vocabulaire nouveau pour ne pas le décourager. Ça tombait plutôt bien car je n'avais pas trop de vocabulaire. Mais la première définition d'un « auteur » est « celui qui est la cause, le responsable ». Zut, je n'y avais jamais pensé !

J'aimais bien, comme tout le monde avait l'habitude de me le rappeler, n'être qu'un auteur pour enfants. Mes collègues à la fac, en me croisant dans les couloirs, prenaient une voix haute et chevrotante pour cracher : « Ah ! tu écris toujours tes petits contes ? » Bien que je n'écrive pas habituellement des contes, je rougissais en avouant que oui. Mais ça m'arrangeait d'écrire des petites choses. C'était anonyme bien qu'il y ait mon nom.

Même dans ces débuts inconscients, il y avait des censures sérieuses, parmi lesquelles les premières étaient des *doutes* : Est-ce que je suis capable de remplir une page ? Est-ce que ce que je veux dire est intéressant ? Est-ce que ce n'est pas gonflé de s'improviser écrivain ? Il faut une sacré dose de culot pour se mettre à écrire. Et ces doutes ne m'ont jamais quitté, ni après vingt livres, ni après quarante livres, ni après soixante. Je ne sais pas si c'est pathologique, mais après trente-cinq ans de fac, j'ai toujours le trac avant chaque cours. Et je ferais toujours n'importe quoi – le linge, la vaisselle, le repassage et même laver le sol – avant de me plonger le matin dans l'encre.

Je ne sais pas si mes censeurs sont par ordre d'importance. Proches des doutes sont mes *prédécesseurs* : tous ces salauds qui ont écrit avant moi, mettons Shakespeare. Il a tout dit, il a tout

compris, il l'a écrit de la plus belle façon possible sur terre, sans laisser une miette pour ceux qui suivent. Comment peut-on écrire avec ce Victor Hugo ? Comment peut-on arriver à accepter ses limites et quand même écrire ? Les ennemis, ceci dit, ne sont pas les bons livres, mais les mauvais. On les lit et on se dit : et si moi je ne faisais que cela aussi ? Ajouter encore un livre quelconque à tout ce qui existe et à tout ce qui sort. Je pense à tous ces malavisés qui passent le temps d'une vie à écrire mal. Refuser la vie autour de soi pour rester collé à une chaise, enfermé dans des histoires qui n'en valent pas la peine. On y croit pourtant, mais est-ce que cela suffit ?

Autre proche donc, malgré les doutes et envers les prédécesseurs, la *confiance en soi*. Dire qu'on a son propre parfum, son épice à soi, son humour, son entrain. Chasser les doutes est le plus grand travail de l'écrivain. Espérer qu'il y a quand même une petite place dans ce chœur d'écrivains pour des moins qu'eux. Savoir aussi que si un livre marche bien, ça ne veut pas dire que c'est bien, et si tout le monde te dit que c'est génial, ce n'est pas pour autant vrai. Quand même, on est obsédé, hanté et on ne peut pas faire autrement.

Cependant, c'est un grand pas de faire de cette activité sa *priorité*. Les enfants crient, le mari a faim, la maison s'écroule, et on reste là et on écrit. Longtemps, j'écrivais avec le stylo dans une main et le parapluie dans l'autre quand mon toit laissait passer la pluie. On ne va pas danser, on ne va pas à la plage, on écrit. Et on se culpabilise parce qu'on ne fait rien pour aider l'humanité ou militer pour les élections américaines. Les amis attendent, l'amour attend, et la vie passe. Les livres s'accumulent. Une fois publiés, on ne les regarde plus. Et on n'y peut rien. On continue sur les mêmes rails rouillés.

compris, il l'a écrit de la plus belle façon possible sur terre, sans laisser une miette pour ceux qui suivent. Comment peut-on écrire avec ce Victor Hugo ? Comment peut-on arriver à accepter ses limites et quand même écrire ? Les ennemis, ceci dit, ne sont pas les bons livres, mais les mauvais. On les lit et on se dit : et si moi je ne faisais que cela aussi ? Ajouter encore un livre quelconque à tout ce qui existe et à tout ce qui sort. Je pense à tous ces malavisés qui passent le temps d'une vie à écrire mal. Refuser la vie autour de soi pour rester collé à une chaise, enfermé dans des histoires qui n'en valent pas la peine. On y croit pourtant, mais est-ce que cela suffit ?

Autre proche donc, malgré les doutes et envers les prédécesseurs, la *confiance en soi*. Dire qu'on a son propre parfum, son épice à soi, son humour, son entrain. Chasser les doutes est le plus grand travail de l'écrivain. Espérer qu'il y a quand même une petite place dans ce chœur d'écrivains pour des moins qu'eux. Savoir aussi que si un livre marche bien, ça ne veut pas dire que c'est bien, et si tout le monde te dit que c'est génial, ce n'est pas pour autant vrai. Quand même, on est obsédé, hanté et on ne peut pas faire autrement.

Cependant, c'est un grand pas de faire de cette activité sa *priorité*. Les enfants crient, le mari a faim, la maison s'écroule, et on reste là et on écrit. Longtemps, j'écrivais avec le stylo dans une main et le parapluie dans l'autre quand mon toit laissait passer la pluie. On ne va pas danser, on ne va pas à la plage, on écrit. Et on se culpabilise parce qu'on ne fait rien pour aider l'humanité ou militer pour les élections américaines. Les amis attendent, l'amour attend, et la vie passe. Les livres s'accumulent. Une fois publiés, on ne les regarde plus. Et on n'y peut rien. On continue sur les mêmes rails rouillés.

compris, il l'a écrit de la plus belle façon possible sur terre, sans laisser une miette pour ceux qui suivent. Comment peut-on écrire avec ce Victor Hugo ? Comment peut-on arriver à accepter ses limites et quand même écrire ? Les ennemis, ceci dit, ne sont pas les bons livres, mais les mauvais. On les lit et on se dit : et si moi je ne faisais que cela aussi ? Ajouter encore un livre quelconque à tout ce qui existe et à tout ce qui sort. Je pense à tous ces malavisés qui passent le temps d'une vie à écrire mal. Refuser la vie autour de soi pour rester collé à une chaise, enfermé dans des histoires qui n'en valent pas la peine. On y croit pourtant, mais est-ce que cela suffit ?

Autre proche donc, malgré les doutes et envers les prédécesseurs, la *confiance en soi*. Dire qu'on a son propre parfum, son épice à soi, son humour, son entrain. Chasser les doutes est le plus grand travail de l'écrivain. Espérer qu'il y a quand même une petite place dans ce chœur d'écrivains pour des moins qu'eux. Savoir aussi que si un livre marche bien, ça ne veut pas dire que c'est bien, et si tout le monde te dit que c'est génial, ce n'est pas pour autant vrai. Quand même, on est obsédé, hanté et on ne peut pas faire autrement.

Cependant, c'est un grand pas de faire de cette activité sa *priorité*. Les enfants crient, le mari a faim, la maison s'écroule, et on reste là et on écrit. Longtemps, j'écrivais avec le stylo dans une main et le parapluie dans l'autre quand mon toit laissait passer la pluie. On ne va pas danser, on ne va pas à la plage, on écrit. Et on se culpabilise parce qu'on ne fait rien pour aider l'humanité ou militer pour les élections américaines. Les amis attendent, l'amour attend, et la vie passe. Les livres s'accumulent. Une fois publiés, on ne les regarde plus. Et on n'y peut rien. On continue sur les mêmes rails rouillés.

La bagarre pour sortir une graine de vérité des tréfonds se poursuit. Quand on essaie de rétablir cette vérité, surtout quand on travaille un bout de son passé, l'archéologie des souvenirs résiste. On ne sait jamais si on invente ou si c'est un fait. On se bagarre contre les *mensonges.* Même en ce qui concerne mon journal intime dans lequel j'écris tous les jours ce qui s'est passé la veille, je ne suis pas très sûre de moi. Mon ami Véronique Le Normand dit : « Je pense que l'objet que nous fabriquons produit ses propres règles et qu'il nous oblige à censurer pour se détacher de nous, pour couper le cordon. Une œuvre réussie c'est un roman qui s'est construit avec et contre nous. C'est quand on est dans cette bataille-là que c'est excitant.

Dans mon premier jet, il y a des événements vrais qui me paraissent faux et que je suis obligée de travestir pour être dans la justesse. C'est dans le premier jet que je doute le plus. Maintenant je me bats contre les éléments. En fait, on censure quand on dit et on avoue quand on transforme. »

Des peurs diverses me traversent l'esprit quand j'écris : la *peur d'être rejetée.* On écrit et on écrit, puis l'éditeur lit. Dans mon cas, il accepte un manuscrit sur deux à peu près. Les autres seront enterrés dans le tombeau des manuscrits morts. Pour mon dernier *L'orpheline dans l'arbre*, Arthur Hubschmid m'a écrit la lettre suivante : « Tu sais que je n'aime pas les familles, que j'ai du mal à m'intéresser aux narcissiques exaltés et voilà que tu me sers une héroïne insupportable de narcissisme à la recherche de la famille. Ça ne sera pas mon favori – mais ça ira – une fois raboté. Je vais m'employer à te faire des petits commentaires et espère te servir le tout peu après ton retour. Je t'embrasse, A *(la lettre écarlate !)*

La bagarre pour sortir une graine de vérité des tréfonds se poursuit. Quand on essaie de rétablir cette vérité, surtout quand on travaille un bout de son passé, l'archéologie des souvenirs résiste. On ne sait jamais si on invente ou si c'est un fait. On se bagarre contre les *mensonges.* Même en ce qui concerne mon journal intime dans lequel j'écris tous les jours ce qui s'est passé la veille, je ne suis pas très sûre de moi. Mon ami Véronique Le Normand dit : « Je pense que l'objet que nous fabriquons produit ses propres règles et qu'il nous oblige à censurer pour se détacher de nous, pour couper le cordon. Une œuvre réussie c'est un roman qui s'est construit avec et contre nous. C'est quand on est dans cette bataille-là que c'est excitant.

Dans mon premier jet, il y a des événements vrais qui me paraissent faux et que je suis obligée de travestir pour être dans la justesse. C'est dans le premier jet que je doute le plus. Maintenant je me bats contre les éléments. En fait, on censure quand on dit et on avoue quand on transforme. »

Des peurs diverses me traversent l'esprit quand j'écris : la *peur d'être rejetée.* On écrit et on écrit, puis l'éditeur lit. Dans mon cas, il accepte un manuscrit sur deux à peu près. Les autres seront enterrés dans le tombeau des manuscrits morts. Pour mon dernier *L'orpheline dans l'arbre*, Arthur Hubschmid m'a écrit la lettre suivante : « Tu sais que je n'aime pas les familles, que j'ai du mal à m'intéresser aux narcissiques exaltés et voilà que tu me sers une héroïne insupportable de narcissisme à la recherche de la famille. Ça ne sera pas mon favori – mais ça ira – une fois raboté. Je vais m'employer à te faire des petits commentaires et espère te servir le tout peu après ton retour. Je t'embrasse, A *(la lettre écarlate !)*

La bagarre pour sortir une graine de vérité des tréfonds se poursuit. Quand on essaie de rétablir cette vérité, surtout quand on travaille un bout de son passé, l'archéologie des souvenirs résiste. On ne sait jamais si on invente ou si c'est un fait. On se bagarre contre les *mensonges.* Même en ce qui concerne mon journal intime dans lequel j'écris tous les jours ce qui s'est passé la veille, je ne suis pas très sûre de moi. Mon ami Véronique Le Normand dit : « Je pense que l'objet que nous fabriquons produit ses propres règles et qu'il nous oblige à censurer pour se détacher de nous, pour couper le cordon. Une œuvre réussie c'est un roman qui s'est construit avec et contre nous. C'est quand on est dans cette bataille-là que c'est excitant.

Dans mon premier jet, il y a des événements vrais qui me paraissent faux et que je suis obligée de travestir pour être dans la justesse. C'est dans le premier jet que je doute le plus. Maintenant je me bats contre les éléments. En fait, on censure quand on dit et on avoue quand on transforme. »

Des peurs diverses me traversent l'esprit quand j'écris : la *peur d'être rejetée.* On écrit et on écrit, puis l'éditeur lit. Dans mon cas, il accepte un manuscrit sur deux à peu près. Les autres seront enterrés dans le tombeau des manuscrits morts. Pour mon dernier *L'orpheline dans l'arbre*, Arthur Hubschmid m'a écrit la lettre suivante : « Tu sais que je n'aime pas les familles, que j'ai du mal à m'intéresser aux narcissiques exaltés et voilà que tu me sers une héroïne insupportable de narcissisme à la recherche de la famille. Ça ne sera pas mon favori – mais ça ira – une fois raboté. Je vais m'employer à te faire des petits commentaires et espère te servir le tout peu après ton retour. Je t'embrasse, A *(la lettre écarlate !)*

J'ai pleuré et puis je lui ai répondu : « Mieux vaut une acceptation amère qu'un doux rejet. » Beaucoup de manuscrits que j'aime à la folie gisent dans cette malle des morts.

La peur d'être critiqué : parfois ce même éditeur me dit « Bof ! » Deux, trois ans de travail pour un bof ? « Ce n'est pas le livre de toi que je préfère ! » C'est comme dire de mes enfants : « Tu as raté cette fille-là. » Heureusement que nous, en littérature de jeunesse, nous habitons un paradis où le vrai critique existe à peine. On n'a qu'à faire face à deux lignes de résumé au moment de Noël. C'est vraiment le meilleur des mondes possibles.

Il y a aussi *la peur d'être impopulaire.* J'ai toujours voulu écrire l'histoire d'une petite fille fascinée par les robes de mariée. Elle s'arrête devant chaque vitrine et rêve devant ces robes cucul de fanfreluches pendant de longs moments. Mais comment la féministe que je suis peut-elle écrire que le plus grand rêve d'une fille est d'être ainsi déguisée et affublée d'un petit mari ?

Je suis dans l'impasse avec une histoire que j'ai commencée il y a très longtemps. Je sais que je veux donner raison à la mère du roman alors que je devrais être du côté de la fille. Je sais que l'on va détester mon point de vue et ça me paralyse. J'ai beaucoup de problèmes techniques aussi dans l'élaboration de l'intrigue. Et pour masquer toutes ces difficultés je n'ai jamais été aussi bavarde que dans ces pages.

Thèmes personnels tabous : je ne suis pas très pudique et la discrétion n'est pas une qualité que j'estime. N'empêche que j'ai peur de toucher à certains sujets. Je n'ai touché que très timidement à la Deuxième Guerre mondiale dans *Les treize tares de Théodore* pour la première fois. Il y a des choses que je n'ai pas le courage d'affronter et d'interroger.

J'ai pleuré et puis je lui ai répondu : « Mieux vaut une acceptation amère qu'un doux rejet. » Beaucoup de manuscrits que j'aime à la folie gisent dans cette malle des morts.

La peur d'être critiqué : parfois ce même éditeur me dit « Bof ! » Deux, trois ans de travail pour un bof ? « Ce n'est pas le livre de toi que je préfère ! » C'est comme dire de mes enfants : « Tu as raté cette fille-là. » Heureusement que nous, en littérature de jeunesse, nous habitons un paradis où le vrai critique existe à peine. On n'a qu'à faire face à deux lignes de résumé au moment de Noël. C'est vraiment le meilleur des mondes possibles.

Il y a aussi *la peur d'être impopulaire.* J'ai toujours voulu écrire l'histoire d'une petite fille fascinée par les robes de mariée. Elle s'arrête devant chaque vitrine et rêve devant ces robes cucul de fanfreluches pendant de longs moments. Mais comment la féministe que je suis peut-elle écrire que le plus grand rêve d'une fille est d'être ainsi déguisée et affublée d'un petit mari ?

Je suis dans l'impasse avec une histoire que j'ai commencée il y a très longtemps. Je sais que je veux donner raison à la mère du roman alors que je devrais être du côté de la fille. Je sais que l'on va détester mon point de vue et ça me paralyse. J'ai beaucoup de problèmes techniques aussi dans l'élaboration de l'intrigue. Et pour masquer toutes ces difficultés je n'ai jamais été aussi bavarde que dans ces pages.

Thèmes personnels tabous : je ne suis pas très pudique et la discrétion n'est pas une qualité que j'estime. N'empêche que j'ai peur de toucher à certains sujets. Je n'ai touché que très timidement à la Deuxième Guerre mondiale dans *Les treize tares de Théodore* pour la première fois. Il y a des choses que je n'ai pas le courage d'affronter et d'interroger.

J'ai pleuré et puis je lui ai répondu : « Mieux vaut une acceptation amère qu'un doux rejet. » Beaucoup de manuscrits que j'aime à la folie gisent dans cette malle des morts.

La peur d'être critiqué : parfois ce même éditeur me dit « Bof ! » Deux, trois ans de travail pour un bof ? « Ce n'est pas le livre de toi que je préfère ! » C'est comme dire de mes enfants : « Tu as raté cette fille-là. » Heureusement que nous, en littérature de jeunesse, nous habitons un paradis où le vrai critique existe à peine. On n'a qu'à faire face à deux lignes de résumé au moment de Noël. C'est vraiment le meilleur des mondes possibles.

Il y a aussi *la peur d'être impopulaire.* J'ai toujours voulu écrire l'histoire d'une petite fille fascinée par les robes de mariée. Elle s'arrête devant chaque vitrine et rêve devant ces robes cucul de fanfreluches pendant de longs moments. Mais comment la féministe que je suis peut-elle écrire que le plus grand rêve d'une fille est d'être ainsi déguisée et affublée d'un petit mari ?

Je suis dans l'impasse avec une histoire que j'ai commencée il y a très longtemps. Je sais que je veux donner raison à la mère du roman alors que je devrais être du côté de la fille. Je sais que l'on va détester mon point de vue et ça me paralyse. J'ai beaucoup de problèmes techniques aussi dans l'élaboration de l'intrigue. Et pour masquer toutes ces difficultés je n'ai jamais été aussi bavarde que dans ces pages.

Thèmes personnels tabous : je ne suis pas très pudique et la discrétion n'est pas une qualité que j'estime. N'empêche que j'ai peur de toucher à certains sujets. Je n'ai touché que très timidement à la Deuxième Guerre mondiale dans *Les treize tares de Théodore* pour la première fois. Il y a des choses que je n'ai pas le courage d'affronter et d'interroger.

La peur de ne pas savoir assez : il y a tout plein de rayons techniques, scientifiques qui font partie de la vie de tous les jours que je n'ose pas frôler, de crainte d'être trop nulle. Quand on écrit, en Amérique, les *copywriters* travaillent chaque détail. En voilà un concernant la traduction de *L'autographe*. À la demande de la maîtresse, un enfant apporte son objet le plus précieux, l'autographe de Charlemagne. La maîtresse lui dit qu'en ces temps-là il n'y avait pas d'autographe. Le *copywriter* américain m'envoie la note urgente suivante : « Les gens signaient des autographes puisque l'autographe de Charlemagne existe. C'est le deuxième le plus cher du monde, il vaut 70 000 dollars. »

La peur des contradictions : nous sommes encore avec le *copywriter* américain qui, pour *Le fiancé de la maîtresse,* me dit enlever deux choses : « Notre maîtresse reviens en nous bousculant. Après seulement six sonneries, elle saisit le téléphone. Elle a amélioré son temps. » On enlève « seulement » et « elle a amélioré son temps » parce que la dernière fois la maîtresse a répondu en une sonnerie et celui d'avant en sept, alors ça n'a pas de sens donc on gomme. Il y a aussi le politiquement correct : quand un enfant noir a poignardé le Père Noël dans *Barbamour*, les Américains ont hurlé. On ne peut pas faire ça. Dans le même livre, une mère juive fait poser ses trois filles avec le Père Noël pour le même prix, on m'informe que c'est un stéréotype antisémite. Merci pour ma mère.

Que ce soit l'autocensure envers soi-même ou l'autocensure vers les lecteurs, je pense que je pourrais continuer pendant longtemps cette liste et chaque auteur y ajouterait d'autres points. J'ai de la chance d'avoir mis un slogan dans *Margot Mégalo* qui est mon mode de fonctionnement personnel, sans quoi aucun de mes livres n'aurait été écrits : « Fonce et tais-toi. »

La peur de ne pas savoir assez : il y a tout plein de rayons techniques, scientifiques qui font partie de la vie de tous les jours que je n'ose pas frôler, de crainte d'être trop nulle. Quand on écrit, en Amérique, les *copywriters* travaillent chaque détail. En voilà un concernant la traduction de *L'autographe*. À la demande de la maîtresse, un enfant apporte son objet le plus précieux, l'autographe de Charlemagne. La maîtresse lui dit qu'en ces temps-là il n'y avait pas d'autographe. Le *copywriter* américain m'envoie la note urgente suivante : « Les gens signaient des autographes puisque l'autographe de Charlemagne existe. C'est le deuxième le plus cher du monde, il vaut 70 000 dollars. »

La peur des contradictions : nous sommes encore avec le *copywriter* américain qui, pour *Le fiancé de la maîtresse,* me dit enlever deux choses : « Notre maîtresse reviens en nous bousculant. Après seulement six sonneries, elle saisit le téléphone. Elle a amélioré son temps. » On enlève « seulement » et « elle a amélioré son temps » parce que la dernière fois la maîtresse a répondu en une sonnerie et celui d'avant en sept, alors ça n'a pas de sens donc on gomme. Il y a aussi le politiquement correct : quand un enfant noir a poignardé le Père Noël dans *Barbamour*, les Américains ont hurlé. On ne peut pas faire ça. Dans le même livre, une mère juive fait poser ses trois filles avec le Père Noël pour le même prix, on m'informe que c'est un stéréotype antisémite. Merci pour ma mère.

Que ce soit l'autocensure envers soi-même ou l'autocensure vers les lecteurs, je pense que je pourrais continuer pendant longtemps cette liste et chaque auteur y ajouterait d'autres points. J'ai de la chance d'avoir mis un slogan dans *Margot Mégalo* qui est mon mode de fonctionnement personnel, sans quoi aucun de mes livres n'aurait été écrits : « Fonce et tais-toi. »

La peur de ne pas savoir assez : il y a tout plein de rayons techniques, scientifiques qui font partie de la vie de tous les jours que je n'ose pas frôler, de crainte d'être trop nulle. Quand on écrit, en Amérique, les *copywriters* travaillent chaque détail. En voilà un concernant la traduction de *L'autographe*. À la demande de la maîtresse, un enfant apporte son objet le plus précieux, l'autographe de Charlemagne. La maîtresse lui dit qu'en ces temps-là il n'y avait pas d'autographe. Le *copywriter* américain m'envoie la note urgente suivante : « Les gens signaient des autographes puisque l'autographe de Charlemagne existe. C'est le deuxième le plus cher du monde, il vaut 70 000 dollars. »

La peur des contradictions : nous sommes encore avec le *copywriter* américain qui, pour *Le fiancé de la maîtresse,* me dit enlever deux choses : « Notre maîtresse reviens en nous bousculant. Après seulement six sonneries, elle saisit le téléphone. Elle a amélioré son temps. » On enlève « seulement » et « elle a amélioré son temps » parce que la dernière fois la maîtresse a répondu en une sonnerie et celui d'avant en sept, alors ça n'a pas de sens donc on gomme. Il y a aussi le politiquement correct : quand un enfant noir a poignardé le Père Noël dans *Barbamour*, les Américains ont hurlé. On ne peut pas faire ça. Dans le même livre, une mère juive fait poser ses trois filles avec le Père Noël pour le même prix, on m'informe que c'est un stéréotype antisémite. Merci pour ma mère.

Que ce soit l'autocensure envers soi-même ou l'autocensure vers les lecteurs, je pense que je pourrais continuer pendant longtemps cette liste et chaque auteur y ajouterait d'autres points. J'ai de la chance d'avoir mis un slogan dans *Margot Mégalo* qui est mon mode de fonctionnement personnel, sans quoi aucun de mes livres n'aurait été écrits : « Fonce et tais-toi. »